

Bénédicte BOUDOU, Nadia CERNOGORA

MONTAIGNE ET LA CURIOSITÉ NONCHALANTE

La curiosité est souvent connotée négativement chez Montaigne. Faisant pleinement partie de l'esprit humain¹, elle est « vicieuse partout² » et un relevé d'occurrences montre qu'elle est « forcenée », c'est-à-dire folle, excessive³ quand elle désigne l'impatience de savoir. Elle rejoint alors, évidemment, la *libido sciendi* dont saint Augustin fait un des piliers de l'orgueil humain, avec la *libido dominandi* et la *libido sentiendi*. Pourtant, si Montaigne associe volontiers la curiosité à la subtilité et à l'orgueil, il tient sur elle un discours métissé, comme l'a très justement montré Françoise Charpentier⁴. Échappent en particulier à la condamnation l'adverbe « curieusement » ainsi que l'attention, l'étude ou l'examen.

Après avoir observé quel type de curiosité est refusé dans les *Essais*, nous chercherons à analyser plus précisément ce qui est refusé dans la curiosité, les objets qu'elle s'assigne, et le caractère maladif de cette passion. En partant d'une étude lexicale, nous verrons ensuite qu'il existe pourtant dans les *Essais* une « bonne » curiosité, source de plaisir, que Montaigne ne se contente pas d'admettre, mais qu'il va jusqu'à louer, parce qu'elle est « enquêteuse et non résolutive ». Et nous nous demanderons s'il est possible de faire coexister la curiosité avec la nonchalance, bien que le chapitre II, 4 explique que « le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance⁵ ». À l'élève qu'il « institue » comme au voyageur qu'il se plaît à être, il demande d'« avoir les yeux partout », mais sans effort ou tension ; il propose encore des méthodes de lecture et d'observation (des autres comme de soi) qui sollicitent une attention dilettante.

LA CONDAMNATION DE LA CURIOSITÉ

Non sans paradoxe, Montaigne considère que le comble de la sagesse serait synonyme d'incuriosité : « Que c'est un doux et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une tête bien faite⁶ ! »

C'est qu'il s'agit pour lui de refuser la *libido sciendi* que dénonce saint Augustin au chapitre 35 du dixième livre des *Confessions*, intitulé « La Curiosité », qui précède précisément le chapitre consacré à l'Orgueil. L'évêque d'Hippone la qualifie ainsi : « cette creuse et avide curiosité vise, non pas à charmer la chair, mais à en faire un instrument d'expérience : connaissance, science, voilà les noms dont elle s'affuble⁷ ». Curiosité puérile

¹ « La naturelle curiosité qui est en nous », II, 12, p. 796-797. Nous renvoyons à l'édition des *Essais* de Jean Céard, Denis Bjaï, Bénédicte Boudou et Isabelle Pantin, Paris, Pochothèque, 2001.

² III, 5, p. 1360.

³ « [...] notable exemple de la forcenée curiosité de notre nature, s'amusant à préoccuper les choses futures, comme si elle n'avait pas assez à faire à digérer les présentes », I, 11, p. 98.

⁴ « Les *Essais* de Montaigne : curiosité / incuriosité », dans *La Curiosité à la Renaissance*, actes réunis par J. Céard, Paris, CDU et SEDES, 1986, p. 111-121.

⁵ P. 581.

⁶ III, 13, p. 1670.

⁷ *Les Confessions*, X, 35, 54, éd. publiée sous la direction de Lucien Jerphagnon, Paris, Gallimard [Bibliothèque de la Pléiade], 1998, p. 1017. Saint Augustin s'appuie sur I, Jean, II, 16, qui explique que l'Esprit-Saint l'a nommée « concupiscence des yeux » : « car tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, ne vient point du Père, mais vient du monde. »

qui détourne de Dieu, « c'est ce désir malsain qui fait exhiber en spectacle toutes sortes de phénomènes étonnants ; qui fait scruter les secrets d'une nature qui nous dépasse, objets inutiles d'un savoir uniquement en quête de lui-même ; qui recourt aux techniques magiques, à la recherche, ici encore, d'un objet de savoir perverti ; qui, dans la religion elle-même, va jusqu'à tenter Dieu, en lui réclamant des signes et prodiges, ayant en vue non quelque salut, mais une simple expérimentation⁸ ». C'est ainsi que « celui qui a la foi ne saurait être curieux. Il croit sans voir. Il est à jamais libéré du lourd esclavage des sens. Il est tout entier à la contemplation intérieure des choses spirituelles, invisibles, divines », explique Gérard Defaux⁹. C'est essentiellement dans le chapitre « Apologie de R. Sebond » qu'on trouve cette *libido sciendi*, qui associe la curiosité et le savoir :

L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse s'accompagnent volontiers de l'innocence : la curiosité, la subtilité, le savoir, traînent la malice à leur suite : l'humilité, la crainte, l'obéissance, la débonnaireté (qui sont les pièces principales pour la conservation de la société humaine) demandent une âme vide, docile et présumant peu de soi¹⁰.

Et Montaigne ajoute cette mention éclairante :

Les Chrétiens ont une particulière connaissance, combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme. Le soin de s'augmenter en sagesse et en science, ce fut la première ruine du genre humain ; c'est la voie, par où il s'est précipité à la damnation éternelle. L'orgueil est sa perte et sa corruption : c'est l'orgueil qui jette l'homme à quartier des voies communes, qui lui fait embrasser les nouveautés, et aimer mieux être chef d'une troupe errante, et dévoyée, au sentier de perdition, aimer mieux être régent et précepteur d'erreur et de mensonge, que d'être disciple en l'école de vérité, se laissant mener et conduire par la main d'autrui, à la voie battue et droiturière¹¹.

On remarque que, si l'auteur des *Essais* fait ici de la curiosité le péché originel¹², il est attentif à ne pas assumer complètement ces énoncés : il les renvoie aux chrétiens ou à la Sainte Écriture, ce qui est une façon de se démarquer assez nettement de ces positions. Et là où saint Augustin discréditait la curiosité dans la mesure où elle oublie l'essentiel, c'est-à-dire la connaissance de Dieu, Montaigne la disqualifie en raison de l'impuissance de l'esprit humain, comme l'explique Françoise Charpentier¹³.

Cherchons donc à aller plus loin afin de discerner davantage les raisons de ce dénigrement. Ce que Montaigne reproche à la curiosité, ce n'est pas qu'elle désire savoir. Refusant de se situer en théologien¹⁴, il admet la nature de l'homme comme un fait qu'il ne se soucie pas de corriger. Ce qu'il blâme chez les curieux, c'est qu'ils cherchent à s'enorgueillir de leur savoir, qu'ils ne savent pas mettre un terme à leur curiosité, et qu'ils se trompent d'objet.

⁸ *Ibidem*, X, 35, 56, p. 1018.

⁹ Dans son livre *Le curieux, le glorieux et la sagesse du monde dans la première moitié du XVI^e siècle. L'exemple de Panurge (Ulysse, Démosthène, Empédocle)*, Lexington, Kentucky [French Forum], 1982, p. 79.

¹⁰ II, 12, p. 776.

¹¹ *Ibidem*.

¹² Comme au chapitre « De la présomption » : « La curiosité de connaître les choses a été donnée aux hommes pour fléau, dit la Sainte Écriture », II, 17, p. 979.

¹³ Voir F. Charpentier, « Les *Essais* de Montaigne : curiosité / incuriosité », p. 115.

¹⁴ Le chapitre « Des Prières » est éloquent là-dessus, en affirmant s'en tenir à un discours laïc.

Le premier motif qui explique la condamnation de la condamnation se trouve être l'orgueil qui accompagne la curiosité¹⁵. Le chapitre intitulé « C'est folie de rapporter le vrai et le faux à notre suffisance » se conclut ainsi : « La gloire et la curiosité, sont les deux fléaux de notre âme. Cette-ci nous conduit à mettre le nez partout, et celle-là nous défend de rien laisser irrésolu et indécis¹⁶ ». C'était déjà le cas chez Thomas d'Aquin qui distingue la « studiosité » (application studieuse de l'esprit à une chose) du « vice de curiosité¹⁷ », et qui précise, dans la question 167, que si « la connaissance de la vérité est bonne, absolument parlant », « elle peut néanmoins être mauvaise par accident, en raison de ses conséquences, lorsque quelqu'un s'enorgueillit de la connaissance de cette vérité ». Montaigne serait donc plus proche de Thomas d'Aquin que d'Augustin.

Comment expliquer cette condamnation de l'orgueil, que Montaigne ne fait pas au nom de raisons religieuses ? C'est que la faiblesse humaine doit toujours se rappeler à quel point la connaissance est partielle, provisoire, et soumise à la mesure de la prise. L'exemple d'Eudoxus, qui veut voir le soleil de près, fût-ce au prix de sa vie, illustre cette « maladive curiosité » :

Il veut au prix de sa vie, acquérir une science, de laquelle l'usage et possession lui soit quand et quand ôtée. Et pour cette soudaine et volage connaissance, perdre toutes autres connaissances qu'il a, et qu'il peut acquérir par après¹⁸.

Mais s'il refuse moins le désir de connaître que l'orgueil qui l'accompagne souvent, Montaigne s'en prend aussi aux objets sur lesquels se fixe la curiosité. C'est ainsi que, très marqué par le traité de Plutarque *Sur la Curiosité*¹⁹, il rejette le « désir de connaître les défauts des autres », qui s'apparente à

l'inconstance, l'irrésolution, l'incertitude, le deuil, la superstition, la sollicitude des choses à venir, voire après notre vie, l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'envie, les appétits déréglés, forcenés et indomptables, la guerre, la mensonge, la déloyauté, la détraction, et la curiosité²⁰.

Quand il revient sur l'exemple de Rusticus²¹, que donnait déjà Plutarque, il déclare hautement son refus de l'indiscrétion, comme la lecture de lettres qui ne lui sont pas adressées :

¹⁵ Curiosité et orgueil sont tous deux la perte du genre humain, comme en témoigne une récurrence d'occurrences (par exemple, II, 12, p. 847 : « s'abîmant en leur curiosité et présomption »).

¹⁶ I, 26/27, p. 281. Le premier chiffre (pour le livre I) correspond à l'édition de 1595, que reproduit la Pochothèque, le second correspond à l'édition Villey-Saulnier.

¹⁷ *Somme théologique*, II^a II^{ae}, quest. 166, « La studiosité », et quest. 167, « La curiosité ». Gérard Defaux explique que Thomas d'Aquin défend la curiosité, dans son commentaire au III^e des *Livres des Sentences* (*Distinctio XXXV*) de Pierre Lombard et dans la partie II^a-II^e de sa *Somme théologique* (Q. 150-189 : « Traité de la tempérance et des états », Q. 167, art. 1 et 2) : « Pour saint Thomas, l'homme n'est déjà décidément l'homme que par sa raison. Et savoir fait toute sa grandeur. La connaissance, affirme-t-il clairement, ne saurait jamais, *en soi*, être un mal : Puisque c'est la connaissance de la vérité qui permet à l'intelligence humaine de passer de l'intelligence à l'acte, *de potentia in actum*, et que dans ce passage semble bien résider toute la perfection de l'homme, la dite connaissance est donc toujours, pour ce dernier, nécessairement un bien. [...] Plus elle abonde en l'homme, et plus ce dernier se rapproche de Dieu. », *Le curieux, le glorieux et la sagesse du monde*, p. 76.

¹⁸ II, 12, p. 796.

¹⁹ Sur la lecture de ce traité par Montaigne, voir aussi l'article de Bérengère Basset, « De la *polupragmosuvnh* à la curiosité », dans ce volume.

²⁰ II, 12, p. 758.

²¹ Ministre de Domitien, Rusticus (*De la Curiosité*, XXVI) n'ouvre pas un paquet qui lui arrive de l'empereur et tout le monde loue la « gravité » du personnage », cité en II, 4, p. 581.

De vrai, étant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles, qui nous fait avec tant d'indiscrétion et d'impatience abandonner toutes choses, pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance, pour crocheter soudain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte : il a eu raison de louer la gravité de Rusticus : et pouvait encore y joindre la louange de sa civilité et courtoisie, de n'avoir voulu interrompre le cours de sa déclamation, comme si elle n'avait pas assez à faire à digérer les présentes » (I, 11, p. 98).

Il se montre également particulièrement opposé à la curiosité que manifestent certains à l'égard des « choses futures²² » :

À quoi nous sert cette curiosité, de préoccuper tous les inconvénients de l'humaine nature, et nous préparer avec tant de peine à l'encontre de ceux mêmes, qui n'ont à l'aventure point à nous toucher²³ ?

Ces objets de la curiosité font en effet d'elle une inquiétude, ce qui explique la troisième raison du refus de Montaigne. La curiosité est une passion malade, comme le dit son étymologie qui évoque le soin ou souci, *cura*. En cherchant à le circonscrire, nous verrons à quel point la curiosité s'apparente à d'autres tendances néfastes de l'esprit humain contre lesquelles l'auteur des *Essais* part en guerre. Le chapitre « Des vaines subtilités » (I, 54) nous ouvre les yeux sur la proximité entre la curiosité et la passion. Et Isabelle Pantin explique, dans une note de ce chapitre²⁴, que la *subtilité* est l'autre nom donné à la curiosité par la tradition théologique : « le fait de s'appliquer à une activité qui n'en vaut pas la peine puisqu'elle détourne de la vraie piété ». Montaigne retient le début de la proposition pour dénoncer comme *subtilité* une activité qui n'en vaut pas la peine. Il étend également le champ de la curiosité à quelques passions, au premier rang desquelles on trouve l'avidité (ou l'avarice) :

Cette autre curiosité contraire, en laquelle je n'ai point aussi faute d'exemple domestique, me semble germaine à cette-ci : d'aller se soignant et passionnant à ce dernier point, à régler son convoi comme quelque particulière et inusitée parcimonie, à un serviteur et une lanterne²⁵.

Pourquoi ? Il y a dans l'avarice une préoccupation de l'avenir qui est à la fois vaine dans sa finalité, et pleine de souci, de *cura*. Au chapitre II, 8 (« De l'affection des pères aux enfants »), Montaigne revient à ces préoccupations quand il parle des tracas de la vie domestique et de la crainte d'être dérobé : « Je me sauve de telles trahisons en mon propre giron, non par une inquiète et tumultuaire curiosité, mais par diversion plutôt, et résolution²⁶ ». Et ce n'est sans doute pas hasard si Montaigne compare l'avarice à la curiosité de savoir, au chapitre III, 12 :

²² II, 4, p. 581.

²³ III, 12, p. 1630.

²⁴ Note 1, p. 504.

²⁵ I, 3, p. 70-71. Montaigne vient d'évoquer le souci d'ostentation, il s'arrête sur la préoccupation opposée et pourtant très proche de la précédente, qui consiste à se soucier de limiter son convoi funèbre à un serviteur et une lanterne.

²⁶ II, 8, p. 626.

Son avidité [de l'homme] est incapable de modération. Je trouve qu'en curiosité de savoir, il en est de même : il se taille de la besogne bien plus qu'il n'en peut faire, et bien plus qu'il n'en a affaire²⁷.

C'est parce que cette curiosité immodérée de savoir outrepassé les limites de l'utilité et de l'humain qu'elle est condamnée. L'inquiétude de la mort semble pouvoir également ressortir à cette curiosité douloureuse, ici encore, parce qu'elle est inquiétude, hantise de l'avenir²⁸. Au chapitre « De la Physionomie », Montaigne évoque ainsi « l'aigreur de cette imagination [qui consiste à se représenter la mort] [qui] naît de notre curiosité²⁹ ».

ÉLOGE DE LA CURIOSITÉ

Pour autant, Montaigne ne se contente pas d'une condamnation univoque de la curiosité, ne serait-ce que parce qu'il reconnaît en elle une disposition *naturelle* chez l'homme. « L'Apologie de Raymond Sebond » évoque « la *naturelle* curiosité qui est en nous³⁰ », et l'incipit du chapitre « De l'expérience » déclare qu'« [i]l n'est désir plus naturel que le désir de connaissance³¹ ». Ainsi, certains des exemples que Montaigne reprend significativement au traité *Sur la curiosité* de Plutarque voient leur sens inversé ou à tout le moins nuancé. C'est le cas en particulier pour le personnage de Rusticus que nous avons évoqué et dont il critique le manque de discernement et de sagacité, qui sont le prix de l'incuriosité :

Mais je fais doute qu'on le pût louer de prudence : car recevant à l'impourvu lettres, et notamment d'un Empereur, il pouvait bien advenir que le différer à les lire, eût été d'un grand préjudice³².

Et l'auteur des *Essais* revient sur le personnage de Démocrite que mentionnait Plutarque afin de souligner l'inanité de son geste³³ :

Ce fut pourquoi ce beau philosophe se creva les yeux, pour décharger l'âme de la débauche qu'elle en recevait, et pouvoir philosopher plus en liberté. Mais à ce compte, il se devait aussi faire étouper les oreilles, que Theophrastus dit être le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer ; et se devait priver enfin de tous les autres sens ; c'est-à-dire de son être et de sa vie³⁴.

²⁷ P. 1612. Voir également cet autre rapprochement : « Au chapitre de mes mises, je loge ce que ma nonchalance me coûte à nourrir et entretenir, [...] J'aime à ne savoir pas le compte de ce que j'ai, pour sentir moins exactement ma perte. Je prie ceux qui vivent avec moi, où l'affection leur manque, et les bons effets, de me piper et payer de bonnes apparences. À faute d'avoir assez de fermeté, pour souffrir l'importunité des accidents contraires, auxquels nous sommes sujets, et pour ne me pouvoir tenir tendu à régler et ordonner les affaires, je nourris autant que je puis en moi cette opinion : m'abandonnant du tout à la fortune, de prendre toutes choses au pis ; et ce pis là, me résoudre à le porter doucement et patiemment. », II, 17, p. 993.

²⁸ « Je ne vis jamais paysan de mes voisins, entrer en cogitation de quelle contenance, et assurance, il passerait cette heure dernière : Nature lui apprend à ne songer à la mort, que quand il se meurt. Et lors il y a meilleure grâce qu'Aristote : lequel la mort presse doublement, et par elle, et par une si longue préméditation. Pourtant fut-ce l'opinion de Cæsar, que la moins préméditée mort, était la plus heureuse, et plus déchargée », III, 12, p. 1633-1634.

²⁹ III, 12, p. 1634.

³⁰ II, 12, p. 796.

³¹ III, 13, p. 1655.

³² II, 4, p. 582.

³³ Plutarque, *Sur la Curiosité* (XXI) : Démocrite s'aveugla pour éviter de regarder autour de lui et concentrer ses regards sur lui-même.

³⁴ II, 12, p. 919.

Cet aveuglement volontaire est vain, puisque tous les sens sont mis en œuvre dans l'appréhension du réel.

Nous voudrions tout d'abord chercher la trace de cette curiosité louée et admise à travers une étude lexicale.

Les enquêtes lexicales sur le mot *curiosité* et ses dérivés (l'adjectif *curieux*, l'adverbe *curieusement*)³⁵ ont surtout mis en exergue la *condamnation* de la curiosité chez Montaigne. Nous voudrions aborder la question autrement, et voir comment les *Essais* dessinent tout de même les contours d'une « bonne curiosité », d'une curiosité « honnête », de bon aloi qui, bien loin de cette activité excessive et fébrile de l'esprit, sans limite et sans borne, s'exerce d'une manière nonchalante et non « résolutive » sur d'autres objets (sur autrui, sur soi, sur les auteurs anciens ou les coutumes d'autres pays).

Pour traquer cette autre forme de curiosité, il faut donc étendre notre enquête lexicale à d'autres vocables, portant sur des termes liés de manière indirecte à cette disposition mentale qu'est la curiosité (*quêter, enquêter, enquête, inquisition, chercher, fouiller, fureter...*).

On peut noter tout d'abord que la curiosité n'est pas toujours chez Montaigne accompagnée d'adjectifs négatifs, ou péjoratifs (comme *forcenée*³⁶ ; *inquiète et tumultuaire*³⁷ ; *maladive*³⁸ ; *viciense*³⁹).

Dans l'« Apologie de Raymond Sebond », il est ainsi question des philosophes qui ont affecté la difficulté « pour faire valoir la vanité du sujet et amuser la curiosité de notre esprit⁴⁰ ». Le ton est ici celui du simple constat ; nulle condamnation de la curiosité, qui relève simplement de l'humain⁴¹. D'ailleurs, Montaigne n'appelle pas toujours « curiosité » l'attitude qui consiste en un examen soigneux. Ou s'il parle de « curiosité », il prend soin de la qualifier de « singulière » ou d'« honnête ».

Cette inversion de polarité s'observe également lorsque Montaigne choisit l'adverbe *curieusement*, comme si le changement de nature grammaticale permettait une épuration : « Je ne vois jamais auteur, mêmement de ceux qui traitent de la vertu et des actions, que je ne recherche curieusement quel il a été⁴² ». Ou encore : « Ai-je perdu mon temps, de m'être rendu compte de moi si continuellement : et si curieusement⁴³ ? ».

On observe enfin que Montaigne emploie de manière positive toute une série de verbes pour désigner l'activité de recherche et de quête inhérente à la curiosité. Ainsi des verbes *étudier, épier*, principalement à la forme pronominale (*s'étudier, s'épier*), qui renvoient à cette « bonne » curiosité qu'est l'attention portée à soi, dans la mesure où elle rejoint la volonté de Montaigne de « chercher l'homme ». À propos de son esprit, Montaigne déclare ainsi que « son plus laborieux et principal étude, c'est, *s'étudier* à soi⁴⁴ ». Mais il recourt également

³⁵ Gabriel A. Pérouse, « À propos de la curiosité dans les *Essais* de Montaigne », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne*, 2002, n° 27-28, p. 13-25 (repris dans *En filigrane des Essais*, du même auteur, Paris, Champion, 2008, p. 101-116) et Françoise Charpentier, « Les *Essais* de Montaigne : curiosité / incuriosité », dans *La Curiosité à la Renaissance*, p. 111-121.

³⁶ I, 11, p. 98.

³⁷ II, 8, p. 626.

³⁸ II, 12, p. 796.

³⁹ III, 5, p. 1360.

⁴⁰ II, 12, p. 791.

⁴¹ Le substantif *curiosité* n'est pas déterminé par un adjectif négatif, ni coordonné à un autre substantif placé en fonction de parasynonyme l'orientant vers des connotations négatives (comme dans *la gloire et la curiosité*, I, 26/27, p. 281 ; *la mensonge, la déloyauté, la détractation et la curiosité*, II, 12, p. 758 ; *curiosité et présomption*, II, 12, p. 847 ; *en vanité et en curiosité*, III, 5, p. 1363).

⁴² II, 31, p. 1112.

⁴³ II, 18, p. 1026.

⁴⁴ III, 3, p. 1278.

pour décrire cette curiosité « réflexive » (dirigée vers soi) à un verbe synonyme de *s'étudier*, *s'épier* : « Moi qui m'épie de plus près, qui ai les yeux incessamment tendus sur moi [...] à peine oserais-je dire la vanité et la faiblesse que je trouve chez moi⁴⁵. »

Ce verbe est également employé dans le récit de la chute de cheval dans le chapitre « De l'exercitation » :

Ce conte d'un événement si léger, est assez vain, n'était l'instruction que j'en ai tirée pour moi : car à la vérité pour s'approprier à la mort, je trouve qu'il n'y a que de s'en avoiser. Or, comme dit Plin, chacun est à soi-même une très bonne discipline, pourvu qu'il ait la suffisance de s'épier de près. Ce n'est pas ici ma doctrine, c'est mon étude : et n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne. Et ne me doit-on pourtant savoir mauvais gré, si je la communique. Ce qui me sert, peut aussi par accident servir à un autre⁴⁶.

Le verbe (*s'enquérir*) reflète également les ambivalences de Montaigne vis-à-vis de la curiosité, puisqu'il peut renvoyer à une activité condamnable lorsqu'elle porte sur la connaissance des énigmes de la Création (« Platon estime qu'il y ait quelque vice d'impiété à trop *curieusement s'enquérir* et de Dieu et du monde, et des causes premières des choses⁴⁷ »), mais il peut aussi désigner de manière positive la quête sans fin des *Essais*, associée, de manière significative, à l'ignorance :

<Ajoutons> que je parle enquérant et ignorant, me rapportant de la résolution, purement et simplement, aux créances communes et légitimes. Je n'enseigne point, je raconte⁴⁸.

Celui qui sait « s'enquérir » est capable de débrouiller l'écheveau de tant d'opinions humaines diverses et contradictoires :

C'est merveille, de combien vains commencements, et frivoles causes, naissent ordinairement si fameuses impressions : Cela même en empêche l'information : Car pendant qu'on cherche des causes, et des fins fortes, et pesantes, et dignes d'un si grand nom, on perd les vraies. Elles échappent de notre vue par leur petitesse. Et à la vérité, il est requis un bien prudent, attentif, et subtil inquisiteur en telles recherches : indifférent, et non préoccupé⁴⁹.

Enfin, l'étude du verbe *fureter* témoigne de ce que serait pour Montaigne une « bonne curiosité », considérée comme une source d'*invention*, de découverte. Ce verbe présente certes une série d'emplois plutôt péjoratifs, où *fureter* est soit associé à la curiosité condamnable pour les affaires d'autrui (Montaigne dit de lui-même : « Jamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins ès affaires d'autrui⁵⁰ »), soit associé au verbe *quêter* pour désigner la maladie de l'esprit humain :

Les hommes méconnaissent la maladie naturelle de leur esprit. Il ne fait que fureter et quêter, et va sans cesse, tournoyant, bâtissant, et s'empêtrant, en sa besogne : comme nos vers de soie, et s'y étouffe. *Mus in pice*⁵¹.

⁴⁵ II, 12, p. 877-878.

⁴⁶ II, 6, p. 601.

⁴⁷ II, 12, p. 778.

⁴⁸ Début du chapitre « Du repentir », III, 2, p. 1258. Les occurrences du verbe *quêter* et ses dérivés (*quête*, *enquête*, *enquêter*, *inquisition*) montrent que le mouvement de quête propre à la curiosité n'est pas automatiquement condamné, puisque « [l]e monde n'est qu'une école d'inquisition » (III, 8, p. 1452).

⁴⁹ III, 11, p. 1598-1599.

⁵⁰ II, 4, p. 582.

⁵¹ III, 13, p. 1661.

Mais, comme l'a montré Jean-Charles Monferran⁵², on relève également une occurrence intéressante où le verbe *fureter* (qui évoque bien le mouvement un peu désordonné de l'esprit curieux – « aller çà et là, parcourir en divers sens ») est pris dans un sens positif et clairement valorisé. C'est dans le chapitre III, 5, où Montaigne compare le style et l'*inventio* d'Horace et de Gallus :

Gallus parle simplement, par ce qu'il conçoit simplement. Horace ne se contente point d'une superficielle expression, elle le trahirait. Il voit plus clair et plus outre dans la chose ; son esprit crochète et furete tout le magasin des mots et des figures pour se représenter ; et les lui faut outre l'ordinaire, comme sa conception est outre l'ordinaire⁵³.

L'exemple d'Horace, qui cherche de nouveaux mots pour désigner de nouvelles réalités (il s'agit d'une des leçons de l'*Ars poetica*), associe clairement la quête curieuse à la découverte et à l'innovation. Sur le modèle d'Horace, Montaigne emploie ici le verbe *fureter* dans un sens figuré nouveau (« chercher avec curiosité ») qui n'est attesté qu'au milieu du XVI^e siècle. Sinon, *fureter* signifie dans son premier sens « chercher par tout comme fait un furet en un terrier⁵⁴ ». Par le renouvellement sémantique qu'il impose à ce verbe, Montaigne prouve que la curiosité « fureteuse » est aussi ce qui permet de renouveler le lexique en bousculant l'acception courante des mots, de créer une langue à soi, un idiome particulier (« j'ai un dictionnaire tout à part moi⁵⁵ »).

Bien loin d'être condamnée, cette curiosité est présentée comme une stimulation pour le renouvellement de la langue.

Outre ces emplois où la curiosité et la recherche se trouvent lexicalement valorisées, Montaigne souligne à plusieurs reprises qu'il existe un *plaisir*, une volupté de la curiosité (conçue comme recherche des causes) :

Il ne faut pas trouver étrange, si gens désespérés de la prise n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse, l'étude étant de soi une occupation plaisante : et si plaisante, que parmi les voluptés, les Stoïciens défendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent de la bride, et trouvent de l'intempérance à trop savoir⁵⁶.

Ce plaisir de la quête curieuse est ainsi souvent assimilé par métaphore à une « chasse » de l'esprit, source de plaisir, même si l'on désespère de la prise :

Democritus ayant mangé à sa table des figues, qui sentaient le miel, commença soudain à chercher en son esprit, d'où leur venait cette douceur inusitée, et pour s'en éclaircir, s'allait lever de table, pour voir l'assiette du lieu où ces figues avaient été cueillies : sa chambrière, ayant entendu la cause de ce remuement, lui dit en riant, qu'il ne se peinât plus pour cela, car c'était qu'elle les avait mises en un vaisseau, où il y avait eu du miel. Il se dépita, de quoi elle lui avait ôté l'occasion de cette recherche, et dérobé matière à sa curiosité. Va, lui dit-il, tu m'as fait déplaisir, je ne laisserai pourtant d'en chercher la cause, comme si elle était naturelle. Et volontiers n'eût failli de trouver quelque raison vraie, à un effet faux et supposé. Cette

⁵² « Le « Dictionnaire tout à part [s]oi » de Montaigne. Quelques remarques sur les mots des métiers et les mots « paysans » dans les *Essais* », dans *La langue de Rabelais. La langue de Montaigne*, actes du colloque de Rome, septembre 2003, éd. F. Giacone, Genève, Droz, 2009, p. 412.

⁵³ III, 5, p. 1367-1368.

⁵⁴ J. Nicot, *Thresor de la langue française* (1606). Dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, le premier sens de *fureter* est encore « chasser au furet ».

⁵⁵ III, 13, p. 1732.

⁵⁶ II, 12, p. 794.

histoire d'un fameux et grand Philosophe, nous représente bien clairement cette passion studieuse, qui nous amuse à la poursuite des choses, de l'acquêt desquelles nous sommes désespérés. Plutarque récite un pareil exemple de quelqu'un, qui ne voulait pas être éclairci de ce, de quoi il était en doute, pour ne perdre le plaisir de le chercher : comme l'autre, qui ne voulait pas que son médecin lui ôtât l'altération de la fièvre, pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en buvant⁵⁷.

Connaître les choses procure une joie certaine, et les *Essais* témoignent aussi « d'une jubilation devant la vitalité de la curiosité humaine » que souligne Françoise Charpentier⁵⁸ :

L'agitation et la chasse est proprement de notre gibier : nous ne sommes pas excusables de la conduire mal et impertinemment : de faillir à la prise, c'est autre chose. Car nous sommes nés à quêter la vérité, il appartient de la posséder à une plus grande puissance⁵⁹.

Cette métaphore de la chasse et de la prise sert à la fois à désigner la « chasse » infinie de l'esprit qui sous-tend notre curiosité, et à désigner la *libido* amoureuse : dans les deux cas, le plaisir réside dans la poursuite, et non dans l'aboutissement.

Mais surtout, Montaigne privilégie une curiosité « enquêtrice, non résolutive », qui ne cherche pas une conclusion ou une réponse, ni un aboutissement ou une résolution. Dans le chapitre « Des boiteux », il évoque ainsi, par opposition à ceux qui cherchent les causes, l'enquête des enfants, c'est-à-dire une curiosité qui, loin d'être reliée au savoir ou à la connaissance, l'est à l'ignorance. Elle est une forme d'admiration, d'étonnement devant la variété du monde et de l'esprit humain. L'enfant (et l'homme) doit garder la capacité de s'étonner :

Et si j'eusse eu à dresser des enfants, je leur eusse tant mis en la bouche, cette façon de répondre enquêtante, non résolutive : Qu'est-ce à dire ? je ne l'entends pas ; il pourrait être : est-il vrai ? qu'ils eussent plutôt gardé la forme d'apprentis à soixante ans, que de représenter les docteurs à dix ans : comme ils font. Qui veut guérir de l'ignorance, il faut la confesser. Iris est fille de Thaumantis. L'admiration est fondement de toute philosophie : l'inquisition, le progrès : l'ignorance, le bout⁶⁰.

Cette curiosité, dénuée d'orgueil, est vue d'un bon œil. Par un retournement, la curiosité prend ainsi un sens positif⁶¹ : le mot y désigne alors l'activité, l'existence même de l'esprit⁶², l'« exercitation de l'âme ».

LA CURIOSITE NONCHALANTE

La curiosité que Montaigne entend exercer n'est cependant jamais tendue ; elle est ouverture au monde, disponibilité, dans l'« Institution des enfants » comme dans les vagabondages. Simultanément, Montaigne tient à proposer un autoportrait et à rester fidèle à son tempérament, ce qui exige de « représenter en parlant, une profonde nonchalance d'accent et de visage, et des mouvements fortuits et imprémedités comme naissant des occasions présentes⁶³ ».

⁵⁷ II, 12, p. 795.

⁵⁸ F. Charpentier, « Les *Essais* de Montaigne : curiosité / incuriosité », p. 120.

⁵⁹ III, 8, p. 1452.

⁶⁰ III, 11, p. 1600.

⁶¹ Surtout à la fin des *Essais*, explique F. Charpentier (*ibidem*).

⁶² F. Charpentier, article « Curiosité », Ph. Desan, *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, Paris, Champion, 2004, rééd. 2007, p. 274-276.

⁶³ III, 8, p. 1503.

En relation avec la curiosité enquêteuse du chapitre « Des Boiteux », Montaigne donne, au chapitre « De l'Institution des enfants », une vision de ce que peut être une « bonne » ou « honnête » curiosité chez l'enfant, chez qui l'on doit développer le désir d'apprendre et de connaître. Tout est occasion d'exercer sa curiosité :

On l'avertira, étant en compagnie, d'avoir les yeux partout : [...] Il sondera la portée d'un chacun : un bouvier, un maçon, un passant, il faut tout mettre en besogne, et emprunter chacun selon sa marchandise : car tout sert en ménage : la sottise même, et faiblesse d'autrui lui sera instruction. À contrôler les grâces et façons d'un chacun, il s'engendrera envie des bonnes, et mépris des mauvaises. Qu'on lui mette en fantaisie une honnête curiosité de s'enquérir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de lui, il le verra : un bâtiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de Cæsar ou de Charlemagne. Il s'enquerra des mœurs, des moyens et des alliances de ce Prince, et de celui-là. Ce sont choses très plaisantes à apprendre, et très utiles à savoir⁶⁴.

L'enfant, tel l'Argus de la mythologie⁶⁵, doit avoir une curiosité sans cesse en éveil. Le but n'est pas de développer une vaine curiosité qui s'appliquerait à l'accumulation de connaissances (simple compilation, ou « suffisance purement livresque »), de détails inutiles, de vaine érudition⁶⁶. Il s'agit surtout de développer la curiosité joyeuse et alerte d'un esprit sans cesse aux aguets, qui s'enrichit au contact des autres, des cultures différentes, bref, de développer une saine curiosité qui fait sortir de soi :

Il se tire une merveilleuse clarté pour le jugement humain, de la fréquentation du monde. Nous sommes tous contraints et amoncelés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez⁶⁷.

La curiosité est ce qui nous permet de lever le regard au-delà de « la longueur de notre nez », et elle porte avant tout sur les richesses du « livre du monde », peut-être plus que sur celles des livres. Montaigne dénonce ailleurs ce qu'au lieu de « curiosité », il appelle étonnamment cette « cupidité qui nous époinçonne à l'étude des livres⁶⁸ ». La curiosité doit être avant tout l'occasion d'exercer son jugement sur des objets divers et de découvrir l'homme dans sa variété, en s'intéressant à tout ce que le monde offre à nos yeux et en y voyant matière à apprentissage.

L'importance du *regard* est en effet décisive dans les extraits cités : être curieux, c'est avant tout *savoir regarder* le monde en l'interrogeant. Au chapitre « De la Physionomie », lorsque Montaigne évoque sa « curiosité » pour les troubles civils de son temps, il la rapporte à une observation visuelle des faits, décrite comme source d'instruction :

Ainsi fait ma curiosité, que je m'agrée aucunement, de voir de mes yeux, ce notable spectacle de notre mort publique, ses symptômes et sa forme. Et puisque je ne la saurais retarder, suis content d'être destiné à y assister, et m'en instruire. Si cherchons-nous avidement de

⁶⁴ I, 25/26, p. 239.

⁶⁵ Géant aux cent yeux, « Panoptès », qui voit tout.

⁶⁶ « Or à cet apprentissage tout ce qui se présente à nos yeux, sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matières. À cette cause le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pays étrangers : non pour en rapporter seulement, à la mode de notre noblesse Française, combien de pas a *Santa rotonda*, ou la richesse de caleçons de la *Signora Livia* [...]. Mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons : et pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui [...] » (I, 25/26, p. 235).

⁶⁷ I, 25/26, p. 242.

⁶⁸ III, 12, p. 1613.

reconnaître en ombre même, et en la fable des Théâtres, la montre des jeux tragiques de l'humaine fortune⁶⁹.

Cette curiosité, attachée avant tout à l'observation et au hasard, est étroitement liée à l'expérience, cette forme de connaissance qui part du concret, de l'observation plutôt que de spéculer sur les causes. Elle n'est pas sans rappeler la curiosité nonchalante du Montaigne voyageur, qui déclare au chapitre « De la Vanité » :

[...] le voyage me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle exercitation à remarquer les choses inconnues et nouvelles. Et je ne sache point meilleure école, comme j'ai dit souvent⁷⁰, à façonner la vie, que de lui proposer⁷¹ incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances : et lui fait goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature⁷².

Dans la fréquentation de pays inconnus, Montaigne veut retrouver cette « exercitation de l'âme » qui lui fait défaut depuis la mort de La Boétie⁷³. Cette curiosité nonchalante, telle qu'elle apparaît aussi dans son *Journal de voyage*, est goût de la flânerie, des singularités ; aux grands monuments et choses « dignes de mémoire », il préfère les chemins de traverse, les curiosités anecdotiques et singulières : avec désinvolture, il cherche plutôt à jouir des menus plaisirs de la route (attitude comparable à « l'allure poétique à sauts et à gambades » des *Essais*). La curiosité de Montaigne en voyage⁷⁴, comme l'entreprise des *Essais*, peut être qualifiée de « farouche et d'un dessein extravagant⁷⁵ », au sens étymologique, puisque *extravaguer*, c'est en effet « sortir en dehors de, s'écarter de la voie, aller dans tous les sens », comme *sureter*.

La curiosité nonchalante se retrouve dans l'attitude de Montaigne lecteur, qui « butine » les livres. Sa lecture, il la décrit volontiers comme un feuilletage :

Là, je feuillète à cette heure un livre, à cette heure un autre, sans ordre et sans dessein, à pièces décousues ; tantôt je rêve, tantôt j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voici⁷⁶.

La lecture qu'il pratique se fait par saisies rapides, discontinues, qui ressemblent à des séries de flashes. Servi (ou desservi) par une mémoire catastrophique⁷⁷, il relit les textes comme si c'était pour la première fois, témoignant à leur égard d'une curiosité intermittente, discontinue, voire désinvolte. Cependant, et paradoxalement, Montaigne, qui prétend feuilletter les livres, montre aussi dans ses lectures une exigence qu'il qualifie de « singulière

⁶⁹ III, 12, p. 1624-1625.

⁷⁰ En I, 25/26.

⁷¹ Qui signifie *mettre devant les yeux*.

⁷² III, 9, p. 1519.

⁷³ Même si Montaigne, lucide, déclare : « je sais bien qu'à le prendre à la lettre, ce plaisir de voyager, porte témoignage d'inquiétude et d'irrésolution », III, 9, p. 1540.

⁷⁴ François Rigolot, dans l'introduction de son édition du *Journal de voyage*, Paris, PUF, 1992, p. XXI.

⁷⁵ II, 8, p. 611.

⁷⁶ III, 3, p. 1294. Autres occurrences : « Je feuillète les livres, je ne les étudie pas [...]. L'auteur, le lieu, les mots, et autres circonstances, je les oublie incontinent : Et suis si excellent en l'oubliance... » (II, 17, p. 1005), ou encore au chapitre « Des livres » : « Les difficultés, si j'en rencontre en lisant, je n'en ronges pas mes ongles : je les laisse là [...] : car j'ai un esprit primesautier [...]. Si ce livre me fâche, j'en prends un autre », II, 10, p. 647.

⁷⁷ Lui qui se dit « si excellent en l'oubliance », II, 17, p. 1005.

curiosité », et qu'il évoque au chapitre « Des livres », dans lequel il explique sa démarche de lecteur :

Je vois aussi volontiers les Épîtres *ad Atticum*, non seulement parce qu'elles contiennent une très ample instruction de l'Histoire et affaires de son temps : mais beaucoup plus pour y découvrir ses humeurs privées. Car j'ai une singulière curiosité, comme j'ai dit ailleurs, de connaître l'âme et les naïfs jugements de mes auteurs. Il faut bien juger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs, ni eux par cette montre de leurs écrits, qu'ils étalent au théâtre du monde⁷⁸.

Il lui importe de dépasser l'écriture pour découvrir ce qu'elle cache ou ce qu'elle révèle du vrai visage de l'homme : « J'aperçois, ce me semble, ès écrits des anciens, que celui qui dit ce qu'il pense, l'assène bien plus vivement, que celui qui se contrefait⁷⁹ ». Au point de souhaiter, pour Plutarque en particulier, « que nous eussions quelques mémoires de sa vie », même si ses écrits, « à les bien savourer, nous le découvrent assez⁸⁰ » : il sait ainsi gré à Aulu-Gelle « de nous avoir laissé par écrit ce conte de ses mœurs, qui revient à mon sujet de la colère ». Comme dans l'histoire, la curiosité de Montaigne s'intéresse moins à l'écriture qu'à l'homme privé. Lorsqu'il reconnaît la distinction entre l'auteur et l'homme⁸¹, il souligne autant la valeur d'un livre sur la vertu écrit par Brutus⁸² que celle du témoignage d'un autre sur Brutus :

[...] j'aime bien autant voir Brutus chez Plutarque, que chez lui-même. Je choisirais plutôt de savoir au vrai les devis qu'il tenait en sa tente, à quelqu'un de ses privés amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il tint le lendemain à son armée : et ce qu'il faisait en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisait emmi la place et au Sénat⁸³.

Sa lecture est curiosité morale et anthropologique, de la même nature que la curiosité qu'il exerce en se tournant vers lui-même : « Cette longue attention que j'emploie à me considérer, me dresse aussi à juger passablement des autres [...] ; j'étudie tout : ce qu'il me faut fuir, ce qu'il me faut suivre⁸⁴ ». Une telle curiosité pour soi est forcément sans complaisance : il s'agit de se pénétrer jusqu'au fond de l'âme, se fouiller « jusques aux entrailles⁸⁵ ». La fin du chapitre « De la Vanité » propose ainsi une réflexion ironique sur « le commandement paradoxal » d'Apollon qui exige de l'homme une concentration sur lui tout en en reconnaissant la difficulté, voire la vanité :

Regardez dans vous, reconnaissez-vous, tenez-vous à vous : Votre esprit, et votre volonté, qui se consomme ailleurs, ramenez-la en soi : vous vous écoutez, vous vous répandez : appilez-vous, soutenez-vous : on vous trahit, on vous dissipe, on vous dérobe à vous. Vois-tu pas, que ce monde tient toutes ses vues contraintes au-dedans, et ses yeux ouverts à

⁷⁸ II, 10, p. 656. Voir aussi le chapitre « De la colère » : « Je ne vois jamais auteur, même de ceux qui traitent de la vertu et des actions, que je ne recherche curieusement quel il a été », II, 31, p. 1112.

⁷⁹ II, 31, p. 1111-1112.

⁸⁰ II, 31, p. 1112.

⁸¹ « Mais d'autant que c'est autre chose le prêche, que le prêcheur », II, 10, p. 656.

⁸² « J'ai mille fois regretté, que nous ayons perdu le livre que Brutus avait écrit de la vertu : car il fait beau apprendre la théorie de ceux qui savent bien la pratique », *ibidem*.

⁸³ *Ibidem*.

⁸⁴ III, 13, p. 1675.

⁸⁵ « Ceux qui se méconnaissent, se peuvent paître de fausses approbations : non pas moi, qui me vois, et qui me recherche jusques aux entrailles, qui sais bien ce qu'il m'appartient. Il me plaît d'être moins loué, pourvu que je sois mieux connu », III, 5, p. 1324.

se contempler soi-même ? C'est toujours vanité pour toi, dedans et dehors : mais elle est moins vanité, quand elle est moins étendue. Sauf toi, ô homme, disait ce Dieu, chaque chose s'étudie la première, et a selon son besoin, des limites à ses travaux et désirs⁸⁶.

L'ironie vient de la contradiction entre l'ordre d'Apollon et l'éloge de la diversion et de la diversité auquel s'est livré tout le chapitre :

Cette opinion et usance commune, de regarder ailleurs qu'à nous, a bien pourvu à notre affaire. C'est un objet plein de mécontentement. Nous n'y voyons que misère et vanité. Pour ne nous déconforter, nature a rejeté bien à propos, l'action de notre vue, au-dehors : Nous allons en avant à vau-l'eau, mais de rebrousser vers nous, notre course, c'est un mouvement pénible : la mer se brouille et s'empêche ainsi, quand elle est repoussée à soi. Regardez, dit chacun, les branles du ciel : regardez au public : à la querelle de cettui-là : au pouls d'un tel : au testament de cet autre : somme regardez toujours haut ou bas, ou à côté, ou devant, ou derrière vous⁸⁷.

La diversion, la mobilité (qui contredisent l'oracle) définissent la méthode que Montaigne choisit pour s'appréhender. Mais cette curiosité-là, il préfère l'appeler « attention⁸⁸ », attitude plus compatible avec la nonchalance⁸⁹ que la curiosité. Or la nonchalance est essentielle au projet de Montaigne. Non seulement parce qu'elle appartient au caractère même du sujet observé et coïncide avec ce qu'il est : « Extrêmement oisif, extrêmement libre, et par nature et par art. Je prêterais aussi volontiers mon sang, que mon soin. J'ai une âme libre et toute sienne, accoutumée à se conduire à sa mode⁹⁰ ». Mais parce que cette nonchalance est nécessaire à l'appréhension de soi, qui exige précisément une disponibilité à soi, une absence de tension⁹¹. L'effort nuit à l'examen. Montaigne l'affirme dès le début de son livre : « Je ne me trouve pas où je me cherche : et me trouve plus par rencontre que par l'inquisition de mon jugement⁹² ». On remarque que l'étude de soi s'apparente au phénomène de la réminiscence, rebelle à l'exercice de remémoration car la mémoire

me sert mieux par rencontre, il faut que je la sollicite nonchalamment : car si je la presse, elle s'étonne et depuis qu'elle a commencé à chanceler, plus je la sonde, plus elle s'empêtre et embarrasse : elle me sert à son heure, non pas à la mienne. Ceci que je sens en la mémoire, je le sens en plusieurs autres parties. Je fuis le commandement, l'obligation, et la contrainte. Ce que je fais aisément et naturellement, si je m'ordonne de le faire, par une expresse et prescrite ordonnance, je ne sais plus le faire⁹³.

Une telle réflexion annonce l'effort de Proust qui croit pouvoir retrouver, dans une nouvelle gorgée de tisane, le passé enfoui. La disponibilité à soi exige encore une grande liberté car comme l'attitude de l'observateur influe sur ce qu'il observe, il lui faut se départir de la souffrance et de l'inquiétude présentes dans la curiosité.

⁸⁶ III, 9, p. 1558-1559.

⁸⁷ *Ibidem*.

⁸⁸ « Quiconque s'étudie bien attentivement... » (II, 1, p. 540), ou encore « Si les autres se regardaient attentivement, comme je fais » (III, 9, p. 1558).

⁸⁹ « Le défaut contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, à laquelle je suis enclin par tempérament », II, 4, p. 581-582.

⁹⁰ II, 17, p. 992-993.

⁹¹ « Pour moi, cela même, que je sois lié à ce que j'ai à dire, sert à m'en dépendre. », III, 9, p. 1502-1503.

⁹² I, 10, p. 96.

⁹³ II, 17, p. 1002-1003.

La curiosité « nonchalante » telle que la peignent les *Essais* n'est pas pour autant passive : elle est au contraire le signe d'une pensée toujours en éveil, en alerte (elle est souvent associée à « l'exercitation de l'âme »), et elle doit être comprise comme un synonyme de *disponibilité* d'esprit. Consciente de ses limites et du danger qu'il y a à vouloir percer les secrets de l'univers et à s'y égarer, cette curiosité vise essentiellement à connaître l'homme par l'entremise du moi. Montaigne vante en définitive une curiosité s'exerçant sur ce qui est à notre portée pour bien vivre (sans souci), sans renoncer pour autant à l'admiration de la variété du monde et des manifestations du génie humain, bref, en gardant « l'œil ouvert » sur le Théâtre du monde.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

MONTAIGNE, M., *Essais*, éd. Jean Céard, Denis Bjaï, Bénédicte Boudou et Isabelle Pantin, Paris, Pochothèque, 2001.

Critiques

CHARPENTIER, Fr., article « Curiosité », dans *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, sous la dir. de P. Desan, Paris, Champion, 2004, rééd. 2007, p. 274-276.

CHARPENTIER, Fr., « Les *Essais* de Montaigne : curiosité / incuriosité », dans *La Curiosité à la Renaissance*, actes réunis par J. Céard, Paris, CDU et SEDES, 1986, p. 111-121.

PEROUSE, G.-A., « À propos de la curiosité dans les *Essais* de Montaigne », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne*, 2002, n° 27-28, p. 13-25

ROOSE, A., « Le remède est dans le mal : Montaigne lecteur de l'essai 'Sur la curiosité' de Plutarque », *Nouveau Bulletin de la Société Internationale des amis de Montaigne*, 2007, p. 85-96.